

Richard Abibon

Michel Onfray et la culture

Commentaire de ses interventions de l'été 2017 sur France culture,
« Cosmos », une brève encyclopédie

21 juil. 17

Revoilà Michel Onfray, comme tous les étés sur France culture. Comme tous les étés, je l'écoute, car il m'intéresse. Je ne prends pas tout, je ne prends même qu'un peu, mais même lorsque je ne suis pas d'accord avec lui, ce qu'il a amené d'idées m'a contraint à la réflexion.

Sa réflexion sur le cosmos suit un fil que l'on pourrait trouver contestable mais s'avère fructueux. Ce fil, c'est la question du spécisme, pendant élargi du racisme. si ce dernier, c'est considérer qu'il y a des races inférieures, les spécisme, c'est envisager qu'il Ya une espèce supérieur, la notre bien entendu. Morale vegan ou new age ? C'est bien plus profond que ça car ça permet d'interroger la position de l'homme dans la cosmos.

Au nom de quoi se sentirait il supérieur ? Eh bien par exemple, parce que c'est dit dans le bible en toutes lettres : l'homme a le droit de tuer les animaux, de les asservir d'en faire absolument ce qu'il veut. Ça interroge donc la croyance, ce à quoi on se réfère come guide de conduite et finalement, à questionner à la fois la morale et la croyance. Cela l'a amené à exhumer un brave abbé des Ardennes, l'abbé Meslier, qui, bien avant Voltaire et Rousseau, propose les premières pensées athéistes du monde occidental. Bien sûr, il n'avait pas publié de son vivant il n'était pas fou et n'avait pas envie de finir sur le bucher. Mais il avait envoyé des copies de son manuscrit ici et là, chez des personnes de confiance, ce qui fait que son œuvre nous est parvenue. Formidable découverte dont il faut savoir gré à Michel Onfray.

Or chez qui puise l'abbé Meslier ? Abondamment, chez Montaigne, que j'affectionne particulièrement, car, comme philosophe il s'appuie essentiellement sur la pratique de lui même plutôt que sur l'infinie consultation des bibliothèques : « je suis moi même la matière de mon livre » écrit-il a début des « Essais », ce que j'aurais pu inscrire au fronton de chacun des mes livres. C'est ainsi que, en analysant je m'appuie sur la pratique de moi-même. Bref l'abbé Mélier est quelqu'un qui a lui aussi creusé le sillon de la question du spécisme, montrant en quoi les animaux sont semblables à nous, deux siècles avant Darwin, mais allant même plus loin que Darwin, qui avait conservé la croyance en dieu. Darwin est l'un des pivots du basculement de l'idée que l'homme serait un être à part, fabriqué de toutes pièces par un dieu dans un environnement conçu pour lui.

Ce n'est donc pas rien, ce fil de réflexion.

Quant il le suit pas à pas, remontant les filiations, de Darwin à Voltaire et Rousseau, puis à Descartes et ses animaux machines, puis à l'abbé Meslier et à Montaigne, Michel Onfay est passionnant.

En revanche, en ouverture de son propos, il avait sorti quelques propos contradictoires, voire d'une naïveté confondante sur la place de l'homme par rapport à la nature (autre version du : « par rapport au cosmos »). Nous aurions perdu le contact avec la nature et ce serait très dommage, dit-il. Ah, les anguilles savent le chemin de la mer des Sargasses, ah, tel papillon peut sentir la femelle jusqu'à 60 kms ! Voilà, ça du contact avec la nature. Nous aurions perdus de telles capacités. Pourtant il remarque bien que nous en avons gagné d'autres et ceci

Freud à l'appui : il cite le refoulement urinaire par lequel en passant de 4 pattes à deux pattes nous avons décollé le nez du sol, et remplacé l'olfaction par la vision. Il cite Freud quand ça l'arrange. Bon moi aussi, ça c'est pas grave. Enfin, quand même, son discours est rempli d'une grande déploration à l'égard de ces pertes sensorielles.

Mais il y a pire. Regardez les Tziganes, et les peuples dits « primitifs » : voilà des gens qui sont restés branchés sur la nature (et pour leur plus grand bien, selon lui !). Les tziganes sont restés nomades parce que toute l'herbe autour du camp a été mangée par les chevaux, parce que tout ce qu'il y avait à chasser ou à pêcher a été chassé et pêché. Il faut aller voir ailleurs. De nos jours ? il rigole !!! Tels peuple d'Amérique du sud qu'il est allé rencontré, eh bien ils sont en contact direct avec la nature : tel arbre, c'est tel esprit et c'est pour ça qu'il faut le respecter, il ne faut pas pêcher en telle saison parce que tel esprit n'est pas d'accord et c'est très juste car c'est la saison où les poissons se reproduisent. Quelle merveilleuse sagesse naturelle !

Mais justement : tout cela indique que la nature, y compris chez ces peuples, a été complètement culturalisée. Entre la nature et les hommes il y a les esprits, les ancêtres, les traditions. Rien n'est directement « naturel », toute la nature « parle », ou plutôt : les humains la font parler, chacun à leur manière. Quelque part, notre façon de considérer la nature à travers la science est peut-être bien plus naturelle, car, lorsque nous parlons des molécules et des atomes, ces entités existent, on peut les voir et en faire quelque chose, alors que les esprits, ben... Mais non, il y a chez Michel Onfray une détestation quasi heideggérienne de la civilisation et de la technique, qui l'empêche de voir que les peuples dits primitifs ont d'autres médiations qui font tout autant écran (ou pont) entre la nature et les humains.

D'ailleurs il présente une critique du christianisme au sens où il aurait apporté une mécanisation du rapport au temps, avec les cloches des clochers, qui disent l'heure de la prière, du lever, du manger, du coucher. Avant qu'est-ce que c'était mieux ! On mangeait quand on avait faim, on se couchait quand on avait sommeil ! On était proche de sa propre nature.

Non mais, quelle bêtise ! C'est même pas vrai : depuis que l'homme est homme, il ritualise ses rapports avec la nature, il codifie les moindres gestes de la vie quotidienne, peut-être pas avec l'angélus, mais avec autre chose, spécifique de chaque culture.

Ça ne l'empêche pas quelques minutes après, de s'extasier devant la symbolique de certaines églises qui s'ouvrent sur le levant donc la lumière, donc la nature.

Bon, Michel Onfray a des contradictions, moi aussi.

26-juil.-17

Outre un propos qui continue globalement de m'intéresser, Michel Onfray continue d'avoir des naïvetés apparemment guidées par une anti occidentalisme d'ailleurs assez à la mode, y compris chez ceux qui le détestent. Il compare les monothéismes et les polythéismes, indiquant que les premiers contiennent dans leur essence l'intolérance à qui ne pense pas pareil, tandis que les seconds ne présenteraient aucun problème : quand il y a plusieurs dieux, en ajouter un, ça ne change rien. Par exemple, dit-il, dans la Grèce antique, en plus des autels dressés à chacun des dieux de l'Olympe on trouvait un autel aux dieux inconnus. Comme ça dit-il, on était sûr de n'en oublier aucun. Ce serait là où Saint Paul aurait dit, arrivant en Grèce : voilà l'autel du seul vrai dieu.

Alors, c'est vrai : la polythéisme indien a parfaitement digéré l'arrivée de Bouddha, qui au départ n'est qu'un sage, mais qu'on a eu vite de diviniser en l'ajoutant à la longue liste du panthéon indien. Même chose pour la Chine et le Japon.

Est-ce pour cela que ces peuples sont moins intolérants ? Il suffit de se rappeler la persécution des chrétiens au Japon au 17^{ème} siècle, qui a été d'une rare violence, justement pour maintenir un système polythéiste ; de ne pas oublier les massacres perpétrés par les hindouistes à l'égard des musulmans... et réciproquement ; de se remémorer, dans l'occident romain d'avant la triomphe du christianisme, les persécutions dont les chrétiens furent victimes après l'incendie de Rome qu'on leur a attribué à tort.

Et puis, l'intolérance qui ne se porte pas toujours sur ceux qui ne pensent pas pareil : elle se reporte de toute façon sur les femmes qui, évidemment, ne pensent jamais pareil que les hommes. Il suffit de voir le sort réservé aux femmes dans ces traditions : aux Indes, l'interdiction absolue de toute sexualité hors mariage, l'épouse brûlée vive avec le corps de son mari défunt, les défigurations à l'acide pour les femmes qui ont eu quelques petites velléités de liberté (encore de nos jours) ; en Chine, la concubine assassinée en toute impunité lorsqu'elle cesse de plaire, la mutilation des petits pieds ; en Afrique, l'excision.

L'argumentation partielle ne fait mouche que de sa partialité. Les religions ont toutes fait preuve, peu ou prou, d'intolérance et de cruauté. Polythéisme ou pas. Même les bouddhistes, souvent admirés par les occidentaux pour leur pacifisme, se montrent de nos jours totalement intolérant à l'égard des musulmans auxquels ils font la guerre en Birmanie et qu'ils persécutent au Sri Lanka.

Aujourd'hui, même retour de l'anti-occidentalisme primaire, cette fois spécifié en anticatholicisme : la carte de la tauromachie dans le monde recouvre celle des pays catholiques. Il n'y a pas de tauromachie dans les pays protestants ni dans les contrées orthodoxes, ni en terre d'Islam. Cela s'appuie, dit-il, sur la façon dont la foi catholique a choisi pour emblème celle d'un torturé, le christ en croix. Il opère un démontage de la pensée catholique qui serait dans le refus de la vie, de la sexualité et dans l'éloge de la souffrance et de la mort avec pour emblème secondaire Bataille et Leyris, qui seraient le gant retourné du catholicisme. La souffrance et la mort d'autrui seraient ainsi transformées en spectacle jouissif.

C'est pas faux.

Mais est-ce que ça empêche le sadisme des autres peuples non catholiques ? Ils ne pratiquent sans doute pas la tauromachie, ils n'ont sans doute pas pour emblème un torturé mais ont su inventer, chacun avec beaucoup d'ingéniosité, des moyens de jouir de la souffrance d'autrui sur des échelles tout aussi conséquentes. Pas de tauromachie dans les pays anglo-saxons, certes, mais l'élevage industriel et la mise à mort de masse des animaux, comme partout, sauf peut être dans certaines régions indiennes où on est végétarien depuis des siècles. Pour ce qui est du traitement des humains, il me suffit de rappeler les exemples que j'ai déjà cités plus haut. Je pourrais y ajouter les jeux du cirque à Rome bien avant les persécutions des chrétiens, les sacrifices de masse perpétrés par les Mayas et les Aztèques, le poteau de torture des indiens d'Amérique, où il s'agissait de faire le plus mal possible le plus longtemps possible avant la mort du sujet, l'esclavage que les africains ont pratiqué sur d'autres africains, les exactions de Daesh, etc.

Bref, il ne fait pas autre chose que retourner l'ethnocentrisme comme un gant pour en faire une détestation de la civilisation dans laquelle il a baigné.

Qu'on se rassure : je ne suis pas là pour défendre l'occident, le catholicisme et tout ça. Je souhaite simplement montrer comment cette haine de nos racines n'est pas plus lucide que l'auto-admiration béate qui avait présidé à la colonisation, l'inquisition et tant d'autres excès.

Ceci dit, je réitère : il a attiré mon attention sur bien des problèmes que pose la consommation de viande et les spectacles tauromachiques, toutes choses que j'ai tendance à oublier avec le temps, bien que j'y ai été sensible bien avant ses interpellations. L'angle d'attaque du rapport des humains avec la « nature », donc avec les animaux, les végétaux, et le cosmos, s'avère fructueux comme chemin de réflexion. Oui, il fait bien de rappeler

l'emblème que s'est choisie l'église catholique, elle signifie bien la place de la souffrance dans la culture qu'elle a informée, la souffrance comme nécessaire et rédemptrice. Ça ne veut juste pas dire que quand on n'a pas un tel emblème, on n'a pas de rapport avec la violence et la cruauté et, en un mot, à ce qui est à la source de tout ça, quelle que soit la religion et la culture, la division de l'humanité en deux sexes imaginée comme castration. Mais ça, c'est pas son problème, il l'a rejeté en bloc.

2-août-17

Je me permets de critiquer Michel Onfray dans pas mal de ses positions. Je ne vois pas pourquoi je ne le louangerais pas lorsque je trouve qu'il est bon, au contraire de ceux qui le rejettent en bloc au prétexte qu'il a dégommé Freud et quelques autres grands penseurs contemporains.

En nous parlant du christianisme comme religion de la lumière en continuité avec les autres religions et même avec le savoir des hommes préhistoriques sur les montées et descentes de la lumière en fonction des saisons, il réalise une excellente déconstruction du mythe. Paradoxalement, il le fait en démontrant comment on construit un mythe par collage de diverses histoires qui trainent dans toutes les religions. Cela rejoint les études que j'ai personnellement réalisées sur la comparaison des mythes orientaux, indiens et chinois, tandis que Michel Onfray prend ses exemples dans les mythes occidentaux, grecs, juifs, chrétiens zoroastriens, et inuits.

On retrouve partout la même structure, la cause est entendue.

J'y apprend par exemple qu'on attribue à Esculape des résurrections, que Platon et Pythagore ont été aussi plus ou moins divinisés par certains de leurs suiveurs qui leur ont attribué aussi des capacités miraculeuses (guérir des malades, marcher sur l'eau etc). Il rappelle que le fait pour un dieu de s'incarner n'est pas une chose nouvelle, puisqu'elle ne cessait de se produire dans les mythes grecs, avec, par exemple, les métamorphoses de Jupiter. Quant à moi, je repense aux avatars de Krishna, dont certains présentent les mêmes caractéristiques que celles de la vie de Jésus : le dieu s'incarne pour libérer les hommes d'une tyrannie et, à sa naissance, le tyran, informé par des devins, fait massacrer tous les enfants de la contrée.

Tout cela relativise l'importance d'une religion par rapport à une autre et met l'accent sur la commune humanité de tous.

Parmi les questions du public qui ont suivi, l'une d'elle portait sur le féminisme. J'ai trouvé sa réponse pleine de bon sens. Réclamer l'égalité des hommes et des femmes ne consiste pas à nier l'anatomie. De même que réclamer l'égalité des blancs et des noirs ne consiste pas à nier la couleur.

J'étais récemment dans une réunion de psychanalyse où j'avais bien du mal à faire entendre qu'il y avait une différence entre la pensée consciente dans laquelle on peut faire jouer la raison, et donc réclamer cette égalité légitime, et l'inconscient, qui regroupe justement toutes les pensées « politiquement incorrectes » dont on ne veut pas. La pensée du négatif semblait impossible : ainsi, pour un handicapé, m'a-t-on argumenté, ce n'est pas qu'il a quelque chose en moins, c'est qu'il est différent. De même pour les hommes et les femmes.

Ben oui, mais non, ce n'est pas la même chose. Nier qu'il manque un bras à quelqu'un à qui il manque un bras, c'est faire peu de cas de la réalité. C'est rentrer dans un fantasme égalitariste qui n'est que ce qu'il est : pur fantasme. Par contre, qu'on fasse le maximum pour que les handicapés aient leur place dans la société oui, bien sûr. ça se fera d'autant mieux si on ne nie pas leur handicap à coup d'euphémismes, type : les malvoyants, les malentendants, les personnes de petites tailles, les personnes avec autisme etc.

Appliquer cette logique aux femmes me semble d'emblée à la fois une erreur et la continuation de ce qu'elle pense dénoncer. On veut être sympa avec les femmes, alors on dit : bon, ce n'est pas qu'il leur manque quelque chose, c'est qu'elles sont différentes. Évidemment qu'il leur manque rien ! Leur anatomie est parfaitement constituée. Mais si on éprouve cet ardent besoin d'être sympa, par exemple en imposant la parité, c'est qu'on a posé à la base, plus ou moins, que, quand même, il manque quelque chose. Si on ressent cette impérieuse nécessité de ne voir que richesse dans la différence, c'est peut-être bien que cette angélique positivité est un peu forcée par un déni de la négativité.

Cette positivité despotique, elle pourrait bien être la partie émergée de l'iceberg, la conscience luttant contre la pensée inconsciente de la négativité, du manque et, en un mot comme en cent : de l'angoisse de castration. Ce n'est pas du handicap, c'est de la différence ; ce n'est pas du manque, c'est une contribution à la richesse de la culture. Ce qui revient à dire : il n'y a pas de castration.

Or, il n'y a pas de castration, c'est absolument vrai...dans la réalité. Mais toutes ces précautions sont les indices de son existence dans les souterrains de l'inconscient, c'est-à-dire... dans l'imaginaire, dont la force est d'autant plus grande qu'elle s'impose dans son travail de symbolisation de la différence des sexes, à l'œuvre depuis l'enfance et jamais stoppée par les connaissances anatomiques acquises par la suite.

Cela, c'est moi qui le dit, pas Michel Onfray. Ça n'empêche que je me trouve assez proche de ses positions qui sont du côté de la non négation de la différence...néanmoins vécue dans la dénégation comme un défaut.

Une formule circule tout partout dans le milieu analytique, qui ravit tout le monde et spécialement les femmes : « le phallus, personne ne l'a ». C'est une façon assez radicale de refaire de l'égalité en coupant tout ce qui dépasse. Or, le phallus, je l'ai, et je crois bien que tous mes confrères masculins aussi. Le problème n'est pas qu'on ne l'a pas, mais qu'on passe son temps à craindre de le perdre tandis que les femmes passent leur temps à essayer d'en gagner un. Dans mes rêves, je ne cesse de courir après parce que je l'ai perdu, oublié, ou qu'on me l'a volé, sous la forme d'un cartable, d'un portefeuille, d'un vélo, d'une somme d'argent, d'une guitare, etc. Or, les femmes que j'écoute rêvent exactement des mêmes choses : de ce côté là, l'égalité est parfaitement rétablie, et en effet, non dans la positivité (vive la différence !), mais dans la négativité (y'a comme un défaut...).

Évidemment qui ne rêve pas, ou ne prête pas attention à ses rêves, trouvera ces formulations complètement dingues. J'ai entendu récemment : « moi, je n'ai jamais pensé que j'étais une femme parce qu'on me l'avait coupé ». Ben voui mais, moi non plus je n'avais jamais pensé que je pouvais perdre mon zizi, ou que je l'avais oublié dans le ventre de ma mère, jusqu'à ce que mes rêves ne me le révèlent. Il y a même fallu quelques dizaines d'années, étant donné le peu d'intérêt de mes analystes pour les rêves, formaté qu'ils ont été par la doxa lacanienne.

Est-ce dire que personne ne l'a, le phallus ? Si on veut, sauf que, consciemment, je sais quand même que je l'ai, tandis que les femmes savent quand même qu'elles ne l'ont pas et que ça change quand même la problématique au moment du heurt entre le conscient et l'inconscient...quand bien même le conscient s'insurge contre cette position consciente en raisonnant : allons, les femmes ne manquent de rien ! Le premier conscient est soutenu par la raison, la science, l'anatomie, tandis que le second est soutenu par l'inconscient, l'imaginaire, et l'anatomie, aussi !

L'autre formule qui circule partout comme un mantra, c'est : il ne faut pas confondre le pénis et le phallus. Oui, le pénis serait l'organe des garçons et le phallus, le symbole imaginaire de la puissance et de l'engendrement. Le pénis n'est pas là chez les filles, mais elles ont un utérus. Par contre, le phallus est là chez les filles dans la mesure ou tout le monde

dénie l'absence de pénis, et le phallus est ce truc que les garçons ont toujours peur de perdre, et à la poursuite duquel tout le monde se lance.

Oui, sauf que cet effort pour faire la distinction entre les deux, s'il peut marcher théoriquement, dans la pratique, il se heurte à la force de l'inconscient qui plaque sans cesse sur le dit pénis les caractéristiques du phallus...jusque dans les efforts théoriques où ils aboutissent à des formules telles que « le phallus, personne ne l'a ».